



► Rencontre
Claire Keegan,
la vie intérieure

Claire Keegan

La lecture d'« Une chambre à soi », de Virginia Woolf, a provoqué son désir d'écrire. Depuis, dans le silence et la solitude qu'elle aime par-dessus tout, cette Irlandaise cisèle ses textes pleins de violence, comme en témoignent les nouvelles d'« A travers les champs bleus »

La secrète

FLORENCE NOIVILLE

Si on devait la peindre, il faudrait trois couleurs : le blanc pour la peau diaphane, le bleu des yeux comme des billes, le rouge pour les cheveux de feu cascading en guirlandes de chaque côté du visage. Pourquoi Claire Keegan évoque-t-elle la peinture ? Sans doute à cause de ses faux airs de madone préraphaélite. De passage à Paris, elle arrive ce jour-là de son Irlande natale, mais semble tout droit sortie d'une toile de Dante Gabriel Rossetti. Intemporalité, intériorité, intensité : tout cela émane de la femme comme de sa prose.

Hors du temps et des conventions, Claire Keegan semble l'avoir toujours été. Même si, dit-elle, « il faut une certaine dose de courage pour n'être pas ce que les autres veulent que vous soyez ». A quoi était-elle donc destinée, la petite Claire ? A rien, justement. « Mes parents étaient très catholiques. Ils avaient une ferme et beaucoup trop d'enfants. Moi, j'étais la plus jeune, et comme j'étais une fille, personne n'avait pour moi la moindre ambition. » Claire Keegan marque une pause et l'on ne peut s'empêcher de penser à une de ses nouvelles où la mère, perdant patience, dit à sa plus jeune fille qu'elle « va la fourrer dans un seau et la noyer ».

Etre transparente... voilà qui, paradoxalement, aura été la chance de Claire Keegan. On n'attend rien d'elle ? Elle n'en sera que plus libre. Libre d'envisager un autre destin que celui qu'on lui réserve par défaut. « Très tôt, j'ai eu la certitude de ce que je ne voulais pas », dit-elle. Sans doute parce qu'elle a trop vu sa propre mère souffrir de cette condition, l'image de la femme au foyer épuisée par sa progéniture est pour elle un repoussoir. « On avait beau dire, les femmes qui, autour de moi, en passaient par le mariage et la maternité, ne me semblaient pas plus heureuses que les autres, dit-elle. Je voulais être libre. Voir le

monde et comment on vivait. Sauf que, là encore, il faut une certaine dose de courage pour ne pas faire ce qui, instinctivement, vous rassure et vous protège. »

Sur le chemin de l'émancipation, la lecture, à l'époque, l'a-t-elle aidée ? « Non, dit-elle avec une moue. Comme je vous l'ai dit, je vivais à la ferme. Les livres étaient un luxe. Il ne me serait jamais venu à l'idée d'être un jour écrivain. » Elle avait bien lu *Jane Eyre* – dont la première phrase l'avait tout de suite enchantée, tandis que la fin heureuse lui a toujours semblé digne d'un mauvais roman sentimental. Mais « c'était à peu près tout ». Aucun réconfort à chercher de ce côté-là non plus.

Alors, en 1992, tandis qu'une vague de chômage déferle sur l'Irlande, Claire Keegan décide de partir. Elle se débrouille pour être invitée par une famille américaine de La Nouvelle-Orléans et pour suivre des cours à l'université Loyola. Lorsqu'elle évoque sa « fierté » le jour où on lui a remis sa carte de bibliothèque, on a du mal à y croire : son histoire ressemble à un conte de fées du XIX^e siècle. Elle se passait pourtant il y a seulement vingt ans...

Keegan répète qu'elle ne voulait pas « spécialement devenir écrivain ». Aux Etats-Unis, elle commence par étudier les sciences politiques et le droit constitutionnel. Se plonge dans Hobbes, Locke, Rousseau... Et puis, un jour, elle a un choc. « Le choc d'Une chambre à soi. » « Nous avions étudié cette œuvre en cours de littérature et je suis tombée amoureuse de Virginia Woolf », dit-elle. Un livre peut-il modeler une vie ? Dans le cas de Keegan, il en aura en tout cas modifié le cours. « Tout à coup, les choses devenaient lumineuses. Cette pièce où j'écrirais, cette "chambre à moi", il était clair que je l'aurais moi aussi, c'était irréfutable. » En 1995, portée par cette soudaine évidence, elle regagne son île et se met à écrire.

Yeats, Shaw, Wilde, O'Casey,

Synge, Beckett, Joyce... Il doit y avoir en Irlande un microclimat particulièrement propice à la bonne littérature. A quoi faut-il l'attribuer ? A l'air marin ? A la résistance souterraine au catholicisme ? Aux siècles de combats contre les Anglais ? L'opprimé a-t-il voulu montrer au colonisateur qu'en matière d'écriture il pouvait, lui aussi, faire aussi bien sinon mieux, avec la même langue ? Comme William Trevor ou Eugene McCabe, Claire Keegan se fait rapidement, avec seulement deux recueils, une spécialité du format court. Ce jour-là, elle parle de ce genre avec une certaine tendresse. « La nouvelle, c'est un petit caillou qui tombe dans l'eau, dit-elle. Ça ne fait pas un grand "splash", mais ça provoque des ondes et des ridules qui n'en finissent pas de courir à la surface. Il n'y a rien de bruyant là-dedans. Une bonne histoire est une histoire silencieuse... »

« Silence ». Voilà peut-être le mot qui résume le mieux l'univers de Keegan. Un paradoxe ? Pas vraiment. « Prenez n'importe quelle famille irlandaise. C'est un mille-feuille. Des couches et des couches de non-dits. En cela, notre passé de colonie n'est pas pour rien non plus. Garder un secret a toujours été chez nous tout un art. »

Claire Keegan ne déteste pas cela, d'ailleurs. Plus tard dans la conversation, elle avouera que le silence et la solitude sont un peu ses drogues dures. Qu'elle a toujours aimé sa propre compagnie. « La chose qui m'importe le plus, c'est ce que j'ai dans la tête. » Elle n'est pas asociale, non. Mais, comme l'une de ses héroïnes, elle déteste quiconque vient perturber ses face-à-face avec elle-même. Quiconque la force à se fausser compagnie. Elle aime écrire seule sur l'île d'Achill, « là où Heinrich Böll possédait une maison ». Monter à cheval sur la plage, la crinière au vent. Ou simplement, dit-elle, « rester assise à laisser remonter en moi des "bulles" et à les regarder crever à la surface ». « Aujourd'hui, ajoutez-t-elle en riant, les gens ont peur de ce qui remonte du tréfonds d'eux-mêmes... »

Keegan, elle, n'a pas peur. Surtout pas





de ce qui froisse ou dérange. Dans les trois livres qu'elle a publiés, on retrouve les mêmes personnages de femmes fortes, déterminées à empoigner de front tous les maux de l'Irlande moderne, de l'alcool à la pauvreté, de l'absurde célibat des prêtres à la question de l'inceste et des abus sexuels. La nature a beau être omniprésente, sensuelle souvent, on est loin d'une Irlande de carte postale. L'écriture n'est pas là pour faire joli. Ni pour faire plaisir. Les mots sont rares et tranchants. La nouvelle ne fait peut-être « pas un grand splash », mais elle atteint d'emblée le centre de la cible. Avec un minimum de moyens. Juste un petit caillou...

Nous revenons à une phrase prononcée plus tôt. « *La chose qui m'importe le plus, c'est ce que j'ai dans la tête.* » Que voulait-elle dire par là, Claire Keegan ? Elle part d'un grand rire, franc et généreux. « *Bien sûr... Parce que la majeure partie de nos vies découle de notre imagination, ne croyez-vous pas ? Réfléchissez... Vous est-il possible de passer ne serait-ce que dix minutes sans y avoir recours ? Et tant de choses adviennent parce que nous les avons imaginées...* »

Est-ce un signe ? Une manière polie de nous dire que la rencontre a assez duré ? Qu'il faut revenir aux choses sérieuses ? A la vie intérieure. Au silence... On repense

aux nouvelles de Claire Keegan. Dans l'une d'elles, une jeune fille qui lui ressemble semble s'en vouloir d'avoir éprouvé le besoin de parler. Dans une autre, un personnage note que la conversation ne sert qu'à « révéler ce que l'on connaît déjà »... Lentement, Claire Keegan rassemble sa longue chevelure sur l'une de ses épaules. Elle sourit, mystérieuse. Et se tait. ■

■ **A TRAVERS LES CHAMPS BLEUS**
 (Walk the Blue Fields),
 de Claire Keegan,
 traduit de l'anglais (Irlande) par
 J. Odin, Sabine Wespieser, 272 p., 22 €.

Extrait

« Ton père s'est installé dans l'autre chambre, mais ta mère couchait avec lui le jour de son anniversaire. Elle entra dans sa chambre et ils coïtaient là. Ça ne durait jamais longtemps et ils ne faisaient jamais de bruit, n'empêche que tu le savais. Et puis cela aussi s'est arrêté et c'est toi qui as été envoyée tenir compagnie à ton père. Ça se produisait environ une fois par mois, toujours quand l'Eugène était sorti.

Au début tu y allais volontiers, traversais le palier dans ta chemise de nuit, posais ta tête sur son bras. Il jouait avec toi, te complimentait, te disait que tu étais le cerveau de la famille, la plus intelligente de tous. Puis c'était la main se glissant sous les draps pour relever

la chemise de nuit, les doigts, musclés par la traite, te trouvant. La main déchaînée avec laquelle il se tripotait jusqu'à ce qu'il gémissse, puis la demande qu'il te faisait d'attraper la serviette, disant que tu pouvais t'en aller à présent, si tu voulais. Le baiser obligatoire à la fin, les joues mal rasées et l'haleine chargée de tabac. Parfois, il te donnait une cigarette et tu pouvais fumer allongée à côté de lui, faire semblant d'être quelqu'un d'autre. Quand c'était terminé, tu allais dans la salle de bains et te lavais, en te disant que ça ne comptait pas, en espérant que l'eau serait chaude. »

A TRAVERS LES CHAMPS BLEUS,
 PAGES 42-43

Parcours

1968 Claire Keegan naît en Irlande, non loin de Dublin.

1999 Elle publie son premier recueil de nouvelles, *L'Antarctique* (Sabine Wespieser, 2010).

2007 Deuxième recueil de nouvelles, *A travers les champs bleus* (Sabine Wespieser, 2012).

2010 Elle publie son premier roman, *Les Trois Lumières* (Sabine Wespieser, 2011).

Portraits de femmes

APPAREMMENT, tout est calme et tranquille dans les nouvelles de Claire Keegan. On vaque à des tâches agricoles très anciennes, il faut traire les frisonnes, enclore « *les bons prés tournés vers le sud* », couper l'orge d'hiver qui jaunit déjà, épandre le fumier... Parfois, on descend sur la plage. Il y a des pierres plates et blanches cliquetant dans le soleil « *comme de la faïence de Delft* ». Dieu, sûrement, est dans la nature, pense un personnage. Dans la nature peut-être, mais pas dans les familles rurales que décrit Keegan. Celles-ci ressemblent plutôt à des enfers domestico-conjugaux où les êtres s'étiolent, étouffant silencieusement sous le conservatisme et le poids des préjugés. Un peu partout, on bute sur des amours impossibles, réprimées car « *honteuses* » – le prêtre mariant celle qu'il aurait voulu épouser –, dévoyées – un père satisfaisant ses pulsions avec sa plus jeune fille –, insatisfaites ou adultérines – la femme qui pendant sa nuit de noces « *sent les ressorts pointer comme des péchés mortels* » à travers le matelas...

Chez Keegan, les hommes, qui préfèrent leurs terres à leur épouse, ont rarement le beau rôle. Les femmes, elles, font des personnages grandioses. Affrontant les difficultés – le lait ne paie plus, il faut vendre un cheval pour acheter le billet pour l'Amérique –, elles se montrent courageuses et volontaires, prenant leur destin en main et vengeant au passage des générations d'Irlandaises opprimées. Comme dans *L'Antarctique* et *Les Trois Lumières* (Sabine Wespieser, 2010, 2011), chaque phrase est sculptée. Chaque mot pesé au trébuchet. Chaque silence calculé. Ce n'est pas un hasard si une des héroïnes lit des nouvelles de Tchekhov. Faites découvrir Keegan autour de vous, vous ferez des heureux. ■



PHILIPPE MATSAS/OPALIF